

Alexandrine BONORON
Doctorante Arts Plastiques
Laboratoire de recherche PTAC / Ecole Doctorale ALL / Université Villejean Rennes 2
Chercheuse associée Archives de la Critique d'Art Rennes
Chercheuse associée Laboratoire de recherche EDITH, ESADHaR de Rouen

Interview de Marine Peixoto, artiste/éditrice, à propos de son travail d'édition d'artistes et de fanzines

Combien de fanzines et d'éditions d'artistes avez-vous publié depuis vos débuts ?

Plus de trente depuis 2015.

Pourquoi le domaine de l'édition ? Dans quelles conditions est née votre structure ?

Je n'ai pas vraiment de structure, j'auto édite mes publications pour voir mon travail exister sans avoir à demander des subventions et sans avoir de comptes à rendre.

D'abord, la maîtrise des conditions de production. Ce qui est bien dans le fait de produire mes propres éditions, c'est que je reste souveraine dans tous mes choix. C'est là que l'indépendance s'accorde avec le parti pris artistique. Les livres ne sont pas seulement des supports pour des images, c'est aussi une manière de rendre mon travail public en prenant des décisions toute seule et sans avoir à me justifier, à un endroit où chaque choix compte. Cela m'apporte aussi une forme d'autonomie dans l'économie de la production, et donc de liberté. Je n'attends personne et personne ne m'attend : les publications paraissent quand elles sont prêtes. J'avance à mon rythme, selon mes propres termes, un peu comme un label indépendant.

Cette question me revient souvent : comment faire avec ce que l'on a à sa disposition ? C'est pour ça que je cherche toujours à faire des choses à ma portée et à mon échelle. L'important, pour moi, c'est que chaque projet se concrétise et existe afin de pouvoir passer au suivant.

Combien de nouveautés paraissent par an/mois (en moyenne) ? Avez-vous un maximum en termes de prix à fixer pour vos éditions, et si oui, pourquoi ? Comment décidez-vous du nombre d'exemplaires pour chaque édition ?

Je travaille par à coups, difficile d'établir une moyenne ou une périodicité. En 2020 je n'ai pas beaucoup publié, en mars 2019 j'ai sorti 10 titres en un mois.

Le nombre d'exemplaires varie en fonction de plusieurs critères. Il y a le critère économique, c'est à dire de combien je dispose et il y a aussi un choix esthétique, petite ou grande diffusion. Les « clip zines » que j'ai produit avec les photos faites lors de tournages de clips avec l'équipe de Bercy Street Workout sont des éditions illimitées, et le prix même varie selon l'endroit où je vends l'objet, ils sont à 1€ sur le terrain, 10€ ailleurs. Je fais aussi des offres promotionnelles, 10€ l'un, 15€ les trois.

Le prix de vente varie en fonction du prix de revient et du nombre d'exemplaires. Je n'ai ni maximum, ni minimum, l'idée est de pouvoir utiliser les bénéfices pour produire d'autres projets. En 2018 j'ai organisé une tombola pendant le salon *Offprint* pour pouvoir produire le titre « Brayon ». Les fonds récoltés ont déterminé le nombre d'exemplaires, à ce niveau là, les choix économiques et esthétiques me semblent s'imbriquer. D'une manière générale, j'aime travailler avec des contraintes et les utiliser.

De quelle(s) manière(s) peut-on se procurer vos éditions ?

Sur les salons spécialisés ou en me contactant directement.

Constatez-vous une évolution dans les thèmes que vous traitez ? Ou bien est-ce que les mêmes thèmes généraux reviennent de manière régulière en étant ré-interprétés, et si oui, pourquoi (est-ce une volonté artistique d'approfondir au maximum certains sujets) ?

Les sujets que je photographie évoluent avec ma vie, mes déplacements.

Mes lieux de travail sont indissociables de mes lieux de vie. Je retourne un peu toujours aux mêmes endroits, et le travail me suit en même temps qu'il vient des lieux dont je fais l'expérience. Hormis quelques commandes de documentaires, je ne vais pas vraiment chercher les sujets. Je guette autour de moi ce qui a de la vitalité, ce qui provoque l'envie d'en faire quelque chose. La pratique de la photo argentique implique une disponibilité et une présence particulière. On ne voit pas tout de suite les photographies qu'on a prises. D'abord, tu shootes, c'est un peu comme une réaction directe à ce qui se présente, et ensuite ça devient constructif en éditant les photos. L'idée qu'à un moment donné il est *trop tard* est toujours un paramètre qui entre en jeu. Quitter n'importe quel lieu permet simplement de prendre du recul et de le regarder différemment. Je pense que c'est ce qui s'est passé avec le Sud : j'ai commencé à prendre des photos à chaque fois que j'allais rendre visite à ma mère dans la région de Montpellier. La photographie me permet de réagir à des situations en proposant ma propre version de l'expérience. C'est pour ça que je pense que la photographie peut permettre de trouver sa place en tant qu'individu, et que j'y assume complètement ma place centrale et ma subjectivité.

Je ne sais pas si cela répond bien à la question, mais l'auto édition permet une grande liberté et ma pratique en tant que photographe s'est précisée et affirmée par et avec l'auto édition.

Constatez-vous une évolution dans les esthétiques, les caractéristiques formelles que vous choisissez ? Vos éditions suivent-elles une sorte de ligne directrice en terme d'esthétique (autant sur les techniques photographiques que sur les mises en page) ?

La ligne esthétique que je suis est assez instinctive. Je souhaite que mes objets soient assez simples et que chaque élément qui le constitue soit décidé.

En terme de variation, je peux donner en exemple : « Fugue, photographies exposées », qui est un catalogue de la série *Fugue*, exposée au *Palais de Tokyo* dans l'exposition *Futur, ancien fugitif* (2019-2020). Ici, l'objet a un statut différent de mes autres publications, ce sont des reproductions d'oeuvres qui sont présentées. Cela ressemble plus à un livre de photographie « classique ». Le traitement graphique est donc en adéquation avec cette idée.

Constatez-vous une évolution dans les techniques utilisées ? Adaptez-vous vos techniques aux sujets ou préférez-vous approfondir certaines techniques au fil du temps, et si oui, pourquoi ?

En terme de photographie je n'ai pas un éventail technique très vaste.

En terme d'édition la technique reste à ma portée en termes d'économie. Pour l'instant je suis encore au laser ou au mieux sur de l'indigo car je n'ai pas les moyens de me payer une impression offset en tri-chromie ou bi-chromie, j'attends patiemment de pouvoir publier les projets qui méritent d'être traités avec plus d'attention.

Concernant les fanzines que vous éditez : pour vos éditions, comment définissez-vous la différence que vous établissez entre les fanzines et les autres éditions ? Est-ce une différence

de fond (sujet) ou de forme (mode de production et de tirage) ?

Le fanzine est un objet qui porte en lui une certaine énergie, c'est autant dans la forme que dans le fond, mais je pense que c'est surtout l'auteur qui décide du statut de son objet. Une publication peut ressembler à un fanzine mais si l'auteur décide que c'est un livre photo, c'est un livre photo.

Êtes-vous vous-même acheteuse et collectionneuse d'éditions d'artistes et de zines ? Et si oui, pensez-vous que votre collection influence, même inconsciemment, votre travail plastique ?

Je n'achète pas beaucoup, non. Si j'avais plus d'argent, peut-être mais pour l'instant je passe tout dans la production de mon propre travail. Des photographes et des publications m'inspirent mais ce ne sont pas mes contemporains.

Si vous exposez dans des salons ou festivals en France, constatez-vous des différences de réception de la micro-édition, de thèmes, de publics, de moyens selon les endroits et les structures organisatrices ?

Oui, le public et la réception du travail varie beaucoup selon les lieux et structures organisatrices. Les gens s'attendent à trouver certaines choses selon l'endroit où ils se rendent. La meilleure réception que mon travail ai reçu est certainement sur le salon *Offprint*, certainement car il y a des choses très variées qui sont présentées, donc peut-être que les attentes sont moins précises.

Si vous exposez dans des salons ou festivals à l'étranger, constatez-vous des différences de réception de la micro-édition, de thèmes, de publics, de moyens selon les endroits et les structures organisatrices ? Y-a-t-il des différences très marquées entre notamment les esthétiques des éditions d'artistes et des zines de chaque pays ? (pour les pays où vous vous êtes rendus)

Je n'ai pas assez d'expérience à l'étranger pour répondre à cette question. Des échos m'ont dit que les salons comme *New York* ou *Los Angeles Art Book Fair* marchent très bien car les américains sont de grands collectionneurs. J'espère avoir l'opportunité d'aller vérifier cela par moi-même un jour.